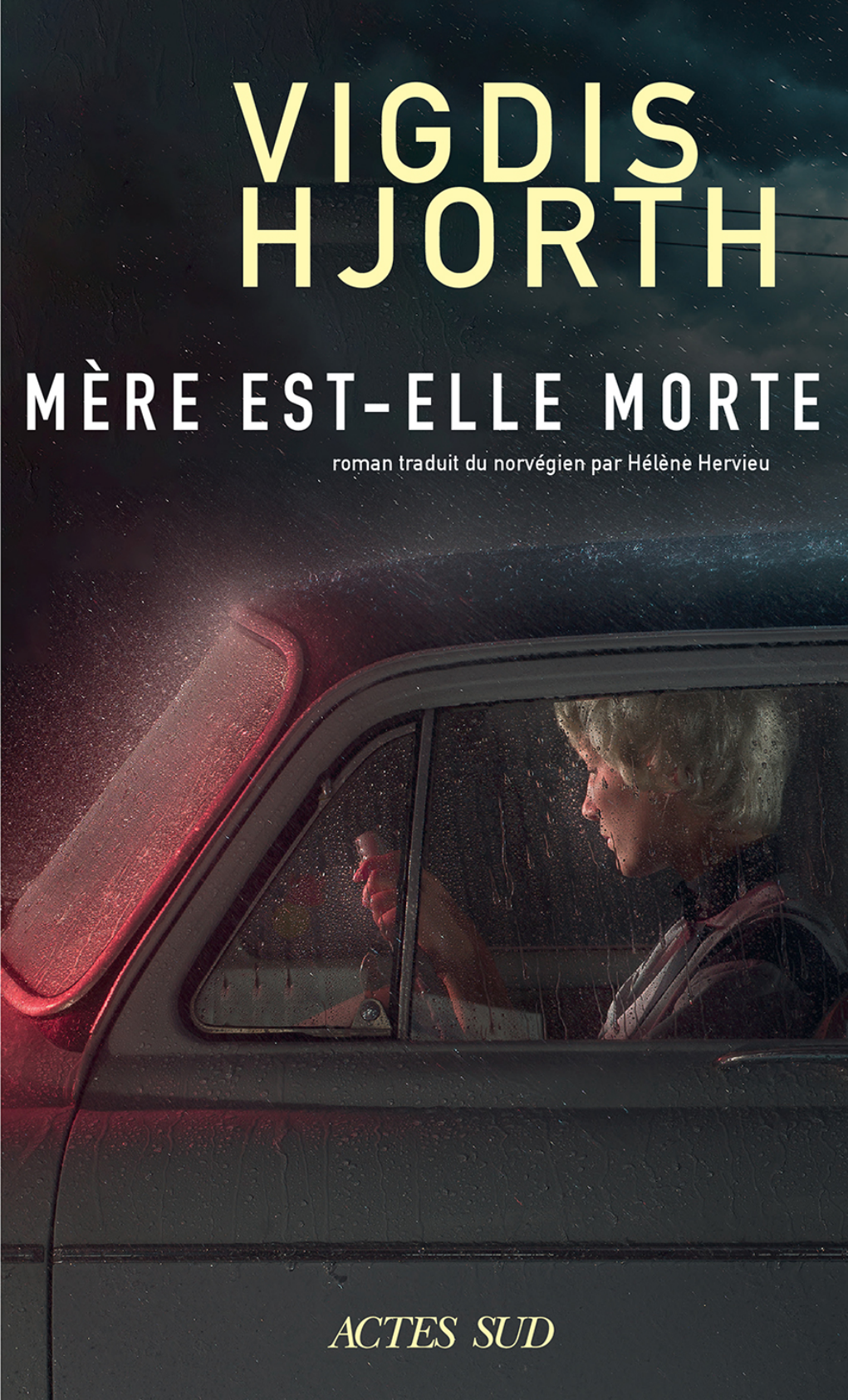
VIGDIS HJORTH

MÈRE EST-ELLE MORTE

roman traduit du norvégien par Hélène Hervieu



ACTES SUD

“Lettres scandinaves”

DU MÊME AUTEUR

UNE MAISON EN NORVÈGE, Les Belles Lettres, 2018.
PARLE-MOI, Les Belles Lettres, 2020.
HÉRITAGE ET MILIEU, Actes Sud, 2021.

Titre original :
Er mor død
Éditeur original :
Cappelen Damm
© Vigdis Hjorth, 2020
Publié avec l'accord de Cappelen Damm AS, Oslo

Photographie de couverture : © Ole Marius Joergensen

© ACTES SUD, 2025
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-20085-5

VIGDIS HJORTH

Mère est-elle morte

roman traduit du norvégien
par Hélène Hervieu

ACTES SUD

Elle m'aurait contactée si mère venait à mourir. Elle en a le devoir, non ?

J'ai appelé mère un soir. C'était au printemps, car le lendemain j'ai fait une balade avec Fred autour de Borøya, et il faisait assez bon dehors pour que nous puissions manger notre casse-croûte sur le banc près d'Osesund. Je n'avais presque pas dormi de la nuit à cause de ce coup de fil et j'étais heureuse d'avoir un rendez-vous le matin et que ce soit avec Fred, je tremblais tellement. J'avais honte d'avoir appelé mère. Je n'en avais pas le droit et pourtant je l'avais fait. Transgressant un interdit que je m'étais moi-même posé et une interdiction qui m'avait été signifiée. Faut dire qu'elle n'a pas décroché non plus. Le signal sonore est arrivé aussitôt : on avait appuyé sur la touche pour refuser l'appel. Pourtant j'ai appelé de nouveau. Pourquoi ? Aucune idée. Qu'est-ce que j'espérais ? Aucune idée. Et pourquoi cette honte paralysante ?

Heureusement que j'allais faire cette promenade avec Fred le lendemain, je trépignais d'impatience, mon tremblement intérieur s'apaiserait un peu après avoir parlé avec Fred. Je suis venue le chercher à la gare et, dès qu'il est monté dans la voiture, je lui ai raconté ce que j'avais fait, appelé mère, j'ai vidé mon sac, durant le trajet jusqu'au parking et pendant toute la balade autour

de Borøya, mais Fred n'a rien trouvé d'étrange à ce que j'aie téléphoné à mère. *Je ne trouve pas ça étrange que tu veuilles parler à ta mère.* J'avais encore honte, mais les tremblements s'étaient apaisés. Je n'ai rien à lui dire, ai-je continué. Je ne sais pas ce que j'aurais dit si elle avait décroché. Peut-être espérais-je que quelque chose me viendrait, si elle prenait le téléphone et disait : Allô ? avec sa voix.

Je m'étais fourrée moi-même dans cette situation. J'avais choisi de quitter mon mariage, ma famille, mon pays, cela faisait presque trente ans, même si je n'avais pas eu l'impression d'avoir eu le choix. J'avais quitté mon mariage et mon pays pour un homme qu'ils jugeaient douteux et une activité qu'ils jugeaient choquante, j'exposais des tableaux qu'ils jugeaient honteux, je ne suis pas rentrée quand père est tombé malade, ne suis pas rentrée quand père est mort, ne suis pas rentrée pour l'enterrement de père, qu'est-ce que ça voulait dire ? Ils trouvaient que c'était épouvantable, que j'étais épouvantable, pour eux c'était épouvantable que je parte, que je les déshonore, que je ne vienne pas à l'enterrement de père, mais pour moi, l'épouvantable s'était produit bien avant. Ils ne le comprenaient pas ou ne voulaient pas le comprendre, nous ne nous comprenions pas, et pourtant j'avais appelé mère. Je l'avais appelée comme si de rien n'était. Évidemment, elle n'avait pas répondu. J'avais imaginé quoi ? Je m'étais attendue à quoi ? Qu'elle décroche comme si de rien n'était ? Je me prenais pour qui ? Quelqu'un ayant une quelconque importance, quelqu'un qu'elle serait heureuse d'avoir au bout du fil ? Ce n'est pas dans la réalité comme dans la Bible où, quand l'enfant prodigue revient, on organise une fête pour lui. J'avais honte de n'avoir pas respecté ma décision et

d'avoir révélé à mère et à Ruth – à qui mère avait certainement fait part de mon appel – que je n'avais pas réussi à m'y tenir, tandis qu'elles, mère et ma sœur, s'en tenaient à leur décision, il ne leur viendrait pas à l'esprit de m'appeler. Elles avaient dû entendre dire que j'étais rentrée au pays. Elles devaient sans doute taper régulièrement mon nom sur Google, avaient découvert qu'une exposition rétrospective était en préparation, que j'avais maintenant un numéro de téléphone norvégien – sinon mère aurait décroché. Elles étaient fortes et campaient sur leurs positions, tandis que j'étais faible et puérile comme une gamine. D'ailleurs, elles n'avaient pas *envie* de me parler. Mais avais-je *envie* de parler avec mère ? Non ! Pourquoi alors avais-je appelé ? Avais-je honte parce qu'une partie de moi *voulait* lui parler et qu'en l'appelant j'avais révélé que quelque chose en moi *voulait*, que j'avais besoin de quelque chose ? Comme quoi ? Le pardon ? Elle se l'imaginait peut-être. Mais je n'avais pas eu le choix ! Alors pourquoi l'avais-je appelée, qu'est-ce que je *voulais* ? Je ne sais pas ! Mère et Ruth croyaient que j'appelais parce que je regrettais, elles espéraient que je regrettais et que je souffrais, qu'elles me manquaient et que je voulais me faire pardonner, mais mère n'avait pas décroché, ce serait trop facile, elles n'allaient pas m'accueillir à bras ouverts dès mon retour au pays, juste parce que l'envie me prenait de reprendre contact, oh que non ! J'allais avoir tout loisir de réfléchir à mon choix et le regretter. Mais je n'avais aucun regret ! Selon elles, j'avais eu le choix et cela m'agaçait, mais l'agacement se supporte facilement, l'agacement n'est rien comparé à la honte, pourquoi cette honte paralysante ? Cela m'a aidée de parler avec Fred. Nous avons longé la mer sur le sentier de dalles d'ardoise, et avons vu une myriade de canards et de cygnes qui nageaient. Dans le virage

d'Osesund, j'ai trouvé un pas-d'âne* et me suis dit que c'était un signe de chance. Une fois rentrée chez moi, j'ai mis la fleur dans un coquetier avec de l'eau, mais elle a fané rapidement. C'est l'automne maintenant, le premier septembre. Mon premier automne norvégien depuis trente ans.

* *Hestehov* (mot à mot : sabot de cheval) se traduit aussi par "tussilage". *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

J'avais bu quand j'ai appelé, pas beaucoup, quelques verres de vin, mais j'avais bu, sinon je n'aurais pas appelé. J'ai trouvé le numéro sur l'annuaire en ligne et l'ai tapé avec des doigts tremblants. Si j'avais pensé de manière rationnelle, je n'aurais pas appelé. Si au départ je m'étais imposé de penser clairement, d'envisager les scénarios les plus probables qui s'ensuivraient si mère décrochait, je n'aurais pas appelé, j'aurais compris que, de toute façon, il n'en sortirait que du désagrément pour nous deux. C'était un appel irréaliste, irrationnel. D'ailleurs il est resté sans réponse. Mère et ma sœur étaient rationnelles, j'étais irrationnelle, était-ce ce dont j'avais honte ? Si j'avais pensé de manière rationnelle, j'aurais compris que quand bien même mère aurait décroché, cela n'aurait pas conduit à ce qu'on pourrait appeler une conversation. Une conversation entre mère et moi était devenue de l'ordre de l'impossible. Mais je n'ai pas réfréné mon impulsion irrationnelle, je ne voulais pas avoir les idées claires, je voulais suivre cette impulsion soudaine et, pour moi-même, d'une force surprenante, surgie de je ne sais quel abîme. C'est ça que je cherche à comprendre.

Cela fait trente ans que je n'ai pas eu ce qu'on pourrait appeler une conversation avec mère, peut-être n'en ai-je jamais eu. J'ai rencontré Mark, ai postulé en secret et ai été admise à l'institut où il enseignait dans l'Utah, suis partie avec lui de l'autre côté de l'Atlantique, loin de mon mariage, de ma famille, tout ça en un été brûlant. C'est vrai ce qu'on dit, qu'il peut suffire d'un regard, un seul regard, et en moi s'était allumée une flamme inextinguible, cela a été considéré comme une trahison et une insulte. J'ai écrit à l'époque une longue lettre pour expliquer la nécessité de mon acte, j'ai vidé mon cœur dans cette lettre, mais dans la brève réponse que j'ai reçue, c'était comme si je n'avais rien écrit. Une réponse brève, concise, j'étais menacée d'ostracisme, mais si je revenais à la *raison* et rentrais sur-le-champ à la maison, peut-être qu'on me pardonnerait. Ils m'ont écrit comme si j'étais une enfant sur laquelle ils avaient tous les droits. Ils ont énuméré tout ce que m'élever leur avait coûté en termes d'argent et de ressources mentales, je leur étais redevable. J'ai compris qu'ils le pensaient littéralement : j'avais une dette envers eux. Ils croyaient sérieusement que j'allais renoncer à cet amour et à mon travail parce qu'ils m'avaient payé des cours de tennis dans ma jeunesse. Ils ne me prenaient pas au sérieux,

ils ne me lisaient pas avec un regard bienveillant, ils me menaçaient. Peut-être qu'en leur temps, leurs parents avaient eu un tel pouvoir sur eux – les faisant eux-mêmes trembler avec leur discours, surtout par écrit – qu'ils croyaient que le leur provoquerait chez moi la même réaction. De nouveau, je me suis fendue d'une longue lettre pour leur expliquer l'importance qu'avait pour moi cette formation artistique, qui Mark était, et de nouveau ils ont répondu comme si cela n'avait pas été écrit, pas lu, ils ont énuméré les dépenses liées à l'appartement qu'ils avaient acheté pour que, pendant mes études, je puisse vivre près de l'université, et liées au mariage qu'à présent, par mon comportement immature, je ridiculisais aux yeux du monde entier, en trahissant un homme que je venais d'épouser et en laissant sa famille interloquée et humiliée. Je devais me débarrasser de ces *idées* que ce *M* m'avait mises dans la tête. Seuls quelques rares élus réussissaient à vivre de leur art, et il ne fallait pas être devin pour voir que je n'en faisais pas partie. Cela m'a fait mal, comment pouvaient-ils sincèrement croire que des formulations de ce genre me feraient quitter ma nouvelle vie, rentrer à la maison pour payer ma dette, m'adapter à leur formatage même si cela impliquait une automutilation ? Je n'ai pas répondu, ai écrit une lettre à l'approche de Noël, une lettre cordiale, mais tout en retenue, dans laquelle je parlais de la petite ville où nous habitions, de la maison, du bout de jardin où nous faisions pousser des tomates, des saisons dans l'Utah, j'ai écrit comme si leur précédente lettre n'avait pas été écrite, j'ai fait envers eux ce qu'ils me faisaient, joyeux Noël ! J'ai reçu une lettre du même acabit, brève, tout en retenue, bonne année ! De temps en temps, j'envoyais un programme d'exposition ou une carte postale d'un voyage,

leur ai écrit à la naissance de John et leur ai envoyé une photo de lui. Il a reçu une lettre en retour, cher John, bienvenue au monde, de la part de grand-père, grand-mère et tante Ruth. Pour son premier anniversaire, il a reçu une timbale en argent par la poste, avec le bonjour de grand-mère, pour ses deux ans, une cuillère en argent, pour ses trois ans, une fourchette. Les premières années, il arrivait que ma sœur écrive de courts messages sur la santé de père et de mère s'il y avait quelque chose de particulier, une opération de calculs rénaux, une chute sur le verglas, pas de chère, pas de questions, seulement une phrase sur l'état physique de mes parents, Ruth. Puisqu'ils étaient relativement en bonne santé, cela arrivait rarement. Le sous-entendu était que la pauvre était obligée de s'occuper d'eux toute seule, que j'étais égoïste d'être partie et de n'en avoir visiblement rien à faire. Elle écrivait, c'est ce que je ressentais, pour me donner mauvaise conscience, mais peut-être ressentais-je cela parce que quelque part j'avais mauvaise conscience ? Je répondais bon rétablissement. Mais après que les triptyques *Enfant et mère 1*, *Enfant et mère 2* ont été exposés dans leur ville, ma ville, dans une des galeries les plus prestigieuses, avec beaucoup de visiteurs et une large couverture médiatique, les brefs messages de Ruth et les souhaits d'usage pour les grandes occasions ont cessé. Par des voies détournées, par Mina dont la mère continuait d'habiter le quartier, j'ai appris qu'ils avaient trouvé les tableaux choquants, que je rabaissais la famille, surtout mère. John recevait encore des lettres d'anniversaire, mais les mots étaient moins chaleureux, sinon c'était le silence radio. J'ignorais tout de la vie quotidienne de mes parents. J'imaginais qu'elle devait être routinière, comme pour la plupart des personnes d'un certain âge bien établies, qu'ils vivaient toujours dans

la maison où ils avaient emménagé quand j'étais adolescente, dans un meilleur quartier de la ville que celui où se trouvait la maison de mon enfance, je n'avais pas entendu autre chose. Je l'aurais su si elle avait été vendue, ils étaient des gens respectables, quand il s'agissait de finances. Il m'aurait été facile de les imaginer dans les pièces de la maison où j'avais moi-même habité, mais je ne le faisais pas. Il y a quatorze ans, je me trouvais dans un studio prêté à Soho, New York, et je travaillais, Mark était hospitalisé au Presbyterian Hospital, j'ai reçu un message de Ruth me disant que père avait eu une attaque et était à l'hôpital, rien d'autre, elle ne me priait pas de venir. Les trois semaines suivantes, elle m'a envoyé plusieurs courts messages sur l'état de père, utilisant une terminologie médicale en partie incompréhensible, il n'y avait aucune invite dans ses mots, pas de chère, pas mon nom, des constatations courtes qu'elle se sentait obligée de m'envoyer, je ne crois pas qu'elle ait désiré que je vienne. Ma présence aurait été dérangeante. Je n'avais aucun rôle à jouer, je n'aurais fait que mettre la pagaille, je le sentais moi-même rien qu'à l'idée, je souhaitais à mon père un prompt rétablissement. Le vingt novembre, elle a écrit qu'il était mort, je ne m'y attendais pas du tout, j'étais dans mon atelier à Soho, Mark était toujours hospitalisé au Presbyterian, je n'ai pas pris l'avion, je n'avais l'intention ni de prendre l'avion ni d'aller à l'enterrement. Elles ne me l'ont pas demandé non plus, Ruth a écrit qu'il serait enterré tel jour, à tel endroit, point final. Le lendemain de l'enterrement, j'ai reçu un message de son téléphone, mais il était de toutes les deux, c'était marqué *nous*, et signé *mère et Ruth*, un mot d'adieu. Mère avait très mal vécu que je ne rentre pas pour être au chevet de père à l'hôpital, pour l'enterrement de père, elle avait failli

en mourir, était-il écrit, d'une certaine façon je l'avais tuée symboliquement, c'était énoncé en ces termes, si je m'en souviens bien, je n'ai pas conservé ce message, l'ai effacé aussitôt, ce que je regrette, cela aurait été intéressant de le revivre, je veux dire de le relire aujourd'hui, maintenant, en septembre. Je l'ai pris comme un prétexte pour m'exclure définitivement et me faire porter seule le poids de ce *définitivement*. John n'a plus reçu de lettres pour son anniversaire.

Nous n'étions plus au stade de "ne pas se parler", mais des ennemies, à ce que je comprenais, cela ne me faisait ni chaud ni froid. Je travaillais, m'occupais de Mark, de John. La maison a été vendue, mère s'est acheté un appartement, j'ai reçu un décompte, une somme et une lettre officielle d'un avocat, pas la nouvelle adresse de mère, et alors ? Quand il nous arrivait de passer un bref séjour dans le pays, nous ne donnions pas signe de vie, à la mort de Mark, je ne les ai pas mises au courant, elles ne l'avaient jamais rencontré et n'avaient jamais émis le souhait de le rencontrer. Quand John s'est installé en Europe, à Copenhague, il y a quatre ans, je ne leur en ai pas fait part, pourquoi l'aurais-je fait, elles ne l'avaient jamais rencontré. Je parlais avec Mina, je parlais avec Fred. Mais lorsque le musée d'Art de Skogum a décidé, deux ans à l'avance, d'organiser une grande rétrospective de mes œuvres, la ville de mon enfance a commencé à hanter mes rêves. À mesure que les entretiens avec le commissaire d'exposition, pour déterminer quelles œuvres seraient retenues, devenaient plus fréquents, elle me hantait aussi le jour. J'avais promis de contribuer avec au moins une nouvelle œuvre, mais étais incapable de produire quoi que ce soit, passais la journée devant différentes toiles,

mais mes coups de pinceau m'étaient indifférents. En y réfléchissant, je n'avais rien produit de significatif depuis la crise maniaque qui avait suivi la mort de Mark, les années que j'avais passées à l'atelier à faire mon travail de deuil. À présent, cela s'était adouci, était-ce pour cela, et parce que j'habitais désormais seule dans tout ce qui avait été nôtre ? J'ai décidé de rentrer chez moi, je continue à dire chez moi, au départ pour une période donnée, jusqu'au vernissage de l'exposition. Je ne les ai pas prévenues, pourquoi l'aurais-je fait ? J'ai mis en location la maison dans l'Utah, ai loué un nouvel appartement dans le nouveau quartier de la ville, près du fjord, avec une véranda couverte dont je pouvais me servir comme atelier, la pension de veuve après Mark me le permettait financièrement. J'habite dans la même ville que mère, à quatre kilomètres et demi de chez elle, j'ai trouvé l'adresse sur l'annuaire en ligne, elle habite au Arne Bruns gate 22, plus près du centre-ville que les maisons où j'ai grandi, sur le site j'ai aussi trouvé son numéro de téléphone.

Les premiers mois, je suis surtout restée à l'intérieur, je ne connaissais plus la ville, je me sentais étrangère, il faut dire aussi que c'était la fin de l'hiver. Un brouillard gris flottait au-dessus du fjord partiellement gelé, les crêtes à l'horizon ressemblaient à des dalmatiens endormis, les trottoirs étaient couverts de verglas. Les rares fois où je sortais, il m'arrivait d'avoir conscience de la présence de mère, à moins de cinq kilomètres de là. À la différence des trente années passées, il y avait une possibilité réelle pour que je la croise. Mais elle ne devait pas sortir beaucoup par ce temps, par ce froid, avec ces trottoirs verglacés, si elle ne voulait pas se casser le col du fémur. Les femmes d'un certain âge ont peur de se casser le col du fémur. Elle devait bien avoir près de quatre-vingt-dix ans maintenant. J'étais à la gare devant le guichet automatique un après-midi de février lorsqu'une femme d'un certain âge m'a demandé si je pouvais l'aider à acheter son billet. Je venais de comprendre comment faire et j'ai pu l'aider, elle se tenait tout contre moi avec une confiance qui m'a touchée, son sac et son porte-monnaie ouverts. Une fois son billet obtenu, elle m'a demandé si je pouvais l'aider à monter l'escalier, je ne pouvais pas dire non. D'une main, elle a saisi mon bras, de l'autre, la rampe, son sac à provisions

pendait autour de son cou et se balançait à chacun de ses pas, si lentement que je craignais de rater mon train, mais je ne pouvais pas la laisser en plan. Je comptais les marches pour me calmer, il y en avait vingt-deux. Sur le quai, elle m'a remerciée éperdument, je lui ai dit que c'était bien peu, elle allait rendre visite à sa fille, a-t-elle dit et j'ai été gênée.

Ai-je appelé mère pour faire de nouveau sa connaissance ? Pour savoir qui elle est maintenant ? Parler à mère comme si elle n'était pas ma mère mais une personne ordinaire, une femme rencontrée par hasard dans une gare. Ce n'est pas possible, non pas parce qu'elle n'est pas une personne ordinaire, avec toutes ses particularités, mais parce qu'une mère ne peut jamais être une personne ordinaire pour ses enfants, et j'en fais partie. Peu importe si elle s'intéresse désormais à d'autres choses, a développé d'autres qualités et a changé de tempérament, elle restera toujours pour moi la mère de cette époque-là. Peut-être qu'elle déteste qu'il en soit ainsi, être mère, c'est porter sa croix. Mère en a assez d'être mère, d'une certaine manière elle ne l'est plus, mais aussi longtemps que sa fille est vivante, elle n'est pas en sécurité. Peut-être que mère a toujours senti qu'être mère était incompatible avec le fait d'être elle-même. Peut-être que mère, dès l'instant où je suis née, a eu le désir de ne pas être ma mère. Mais elle n'a pas pu se défiler, malgré tous ses efforts. À moins qu'elle ait réussi, peut-être que pendant ma longue absence elle a oublié qu'elle est ma mère, et voilà que je lui téléphone et le lui rappelle. Pour elle, cela a dû sembler soudain.

Elle veut dire qu'elle est maintenant une autre personne qu'à l'époque. C'est compréhensible, que les parents souhaitent être perçus autrement par leurs enfants quand ils gagnent en maturité et en réflexion. Mais personne ne peut attendre ou exiger de sa progéniture qu'elle mette de côté l'image de sa mère telle qu'elle l'a connue dans son enfance, personne ne peut exiger de sa progéniture qu'elle efface l'image de sa mère créée les trente premières années de sa vie, pour la voir en septuagénaire ou octogénaire altruiste.

C'est plus simple pour ceux qui voient leurs parents régulièrement. La plupart de mes amis qui voient leurs parents régulièrement posent sur eux un regard plus doux qu'avant, parce que les bords de leurs parents ont été élimés par les tumultes de la vie, ils sont devenus plus indulgents et enclins à la réconciliation, certains se sont vu expliquer par leurs parents le contexte de leurs faux pas, d'autres, plus rares, ont eu droit à des parents qui leur ont demandé pardon. Peut-être que Ruth a eu l'occasion de constater que mère est devenue plus chaleureuse et plus réfléchie, ce doit être une bonne chose, aussi bien pour Ruth que pour mère. Lentement, l'ancienne image est remplacée par une plus récente, ou bien la nouvelle et l'ancienne se confondent et il est

plus simple de vivre avec l'image qui naît de leur fusion. Qui a des contacts réguliers avec sa mère et parle du passé avec elle participe à recréer le passé, une histoire se construit à plusieurs. Il en va sans doute ainsi. Ruth se souvient probablement maintenant comme mère veut qu'elle se souvienne.

Mais j'ai aussi entendu des histoires montrant que des traits de caractère de la mère qui étaient les pires pour l'enfant dans l'enfance n'ont fait que se renforcer au cours de la vie, au point de dominer toute sa personnalité. La mère de Mina était constamment sur son dos, jour après jour, des années durant, et elle continue, de manière plus méchante encore, plus impitoyable. Chaque jour, Mina lui rend visite à la maison de retraite et lui apporte des boulettes de viande hachée et de la soupe, et elle est reçue par des accusations et des sarcasmes, qu'est-ce qui motive Mina ? Si elle criait à l'injustice, sa mère se verrait confirmée dans sa conception de la vie – et de Mina –, et elle ne veut pas lui donner ce plaisir. Que les paroles de sa mère semblent glisser sur elle, c'est la manière qu'a trouvée Mina pour la punir. L'enfant et la mère.

Une fois la décision prise de rentrer chez moi, le travail avançait mieux, je me suis attaquée à un tableau que je jugeais prometteur, je l'ai emporté de l'autre côté de l'océan, mais quand les questions pratiques du déménagement ont été réglées et que j'ai dû m'y remettre, cela n'a pas marché. J'ai commencé autre chose, quelque chose de plus printanier, puis j'ai appelé mère, et j'ai perdu toute inspiration. Je voulais visiter les musées et les galeries comme je le fais quand je n'arrive pas à avancer dans mon travail, mais j'éprouvais une angoisse vis-à-vis de ces espaces publics que je n'avais jamais ressentie auparavant. J'avais été si seule après la mort de Mark que j'avais développé une peur des gens, à moins que ce ne soit parce que je ne reconnaissais pas la ville où j'habitais, ou que je craignais de tomber sur elle ? Dehors, je prêtais attention à toutes les femmes d'un certain âge. Elles montent dans les trains lentement, le dos voûté. Se tiennent aux poignées, s'appuient aux murs et aux portes, se lèvent avec difficulté à l'approche du train, vérifient le contenu de leurs sacs à main démodés pour s'assurer que tout est bien là, porte-monnaie, lunettes, clés, j'avais commencé à le faire moi aussi, les lunettes ? À la pharmacie, elles s'assoient sur les rares chaises, le visage fermé, ne lisent pas le journal, ne regardent

pas leurs téléphones, détournées du monde ou, à l'inverse, tournées vers leurs alentours immédiats, le ticket numéroté entre leurs doigts légèrement tremblants, le tableau où les chiffres rouges s'affichent constamment, tout se passe si vite, craignant que leur numéro disparaisse avant qu'elles aient réussi à se lever et à venir au comptoir pour obtenir les médicaments nécessaires. Les vieux corps tanguent. Est-ce que le corps de mère tangue ? À quoi cela me servirait-il de le savoir… Est-ce que mère porte un appareil auditif ? À quoi cela me servirait-il de le savoir… Je me pose la question. On s'intéresse particulièrement aux informations dont on est tenu à l'écart. Par manque d'informations, je la recrée de toutes pièces. Ce que je voudrais savoir ? Eh bien, je me demande comment elle va. Non pas par sollicitude, pas dans ce sens-là, mais : Comment as-tu vécu tout ça ? Comment ça a été pour toi ? Et comment vis-tu cette situation maintenant, cette situation existentielle que nous partageons, que penses-tu de notre situation ? Ne vais-je jamais le savoir ? Ne va-t-elle jamais savoir comment ça a été, comment c'est pour moi ? Elle doit quand même se poser la question. Ce que je pense, comment je vais, peu importe sa colère et son ressentiment, elle doit se poser la question, parce que je reste malgré tout son enfant de bientôt soixante ans.

Quel âge a mère ? Il y a de nombreuses années, j'ai reçu un message de Ruth : Mère a soixante-dix ans aujourd'hui. J'ai répondu transmets-lui le bonjour et mes félicitations. Ce devait être avant que père ne meure, alors elle doit avoir quatre-vingt-cinq ans ou plus. Je ne me souviens pas de son année de naissance, ni de sa date d'anniversaire, ce n'est pas aussi facile qu'on croit de retrouver ce genre de choses. Je pourrais téléphoner à quelqu'un de la famille et demander, Ruth ou le frère de mère, son numéro est accessible sur l'annuaire en ligne, mais je ne peux pas l'appeler pour lui demander la date d'anniversaire de mère, c'est impossible. C'est en automne. Je me souviens du jour de ses quarante-cinq ans, oui ce devait être ça, car Thorleif était là, nous étions dans le jardin, sous les arbres fruitiers. Peut-être que j'invente. Mais je me souviens de mon souffle court, de la pression au niveau du diaphragme que j'avais toujours dans ce genre de contexte, quand la famille se montrait publiquement, la sensation qu'on me fourrait un manuscrit entre les mains et que tous s'attendaient à ce que je joue mon rôle, la fille d'avocat loyale, l'épouse d'avocat loyale, l'étudiante en droit loyale, le malaise lié à cela et le malaise lié au fait que les autres – Thorleif, Ruth et autres invités – s'en tenaient fidèlement au manuscrit

écrit par père et mère, surtout père, la sensation d'être privée de liberté, de ne pas avoir le droit d'être moi-même, d'ailleurs je ne savais pas qui j'étais et n'avais aucun moyen de le découvrir de là où j'étais, dans le jardin de père et mère, en compagnie de père et mère, je me souviens parfaitement de cette sensation d'emprisonnement et de frustration latente et de cette crainte de ne plus pouvoir me contenir à un moment, et que se passerait-il alors. Thorleif avec son profond respect pour père, Thorleif approuvant tout ce que disait père, le rire de Thorleif quand père ironisait sur mes "lubies d'artiste" en levant les yeux au ciel, parce que je voulais postuler pour entrer aux Beaux-Arts, à l'école du bazar, comme il disait, Thorleif riait. J'ai très tôt pensé que père n'était pas mon père. Quand j'ai lu l'histoire de Hedvig qui n'était pas la fille de Hjalmar Ekdal dans *Le Canard sauvage*, j'ai pensé : c'est ça ! Sauf que je ne me tirerais pas une balle dans la poitrine si c'était confirmé, mais serais soulagée, me sentirais libre, voilà ce que je croyais. Mère avait fréquenté quelqu'un d'autre, peut-être juste une nuit, était tombée enceinte et père se doutait bien que c'était d'un autre homme, car je ne lui ressemblais pas, et chaque fois que mère me regardait, je lui rappelais son infidélité, elle avait honte et craignait que cela ne soit découvert, ce devait être ça, cela expliquait tout. Pourquoi elle sursautait quand j'entrais à l'improviste dans une pièce. *Ne me fais pas peur !* Père racontait pour la centième fois la plaisanterie sur les voleurs qui devaient cambrioler un musée d'art, l'un demande à l'autre comment reconnaître les tableaux qui avaient le plus de valeur, les plus moches, ha ha. Ce n'est pas de l'art simplement parce que personne n'y comprend rien, ha ha. Si tu n'es pas conservateur à l'âge adulte, tu n'as pas de cerveau. C'est moi qui n'avais pas de cerveau.

Mes tentatives pour rétorquer étaient accueillies avec un sourire condescendant, chaque germe de protestation était considéré comme l'expression d'un désir immature de m'opposer par pur esprit de contradiction, pour me faire remarquer, c'était risible. Thorleif riait et ma gorge se nouait, mais tout ça a fini par se consumer. Le regard brûlant de mère quand elle a compris que je ne ferais pas de discours, le regard bleu glacier de père. Tout a fini par se consumer.

Elles savent que je suis en ville. Mina m'a téléphoné, elle avait rencontré Ruth près de Langvann, et quand elle lui avait annoncé que j'étais revenue vivre ici quelque temps, elle a compris que Ruth le savait parfaitement.

Elles ne donnent pas signe de vie. Elles s'en tiennent à leurs principes et sont fières, leur décision remonte à la fois où je ne suis pas venue à l'enterrement de père, c'est à ce moment-là que leur décision fut prise.

J'ai appelé mère. C'était le soir, peut-être dix heures, je m'étais dit qu'elle serait seule. Je l'imaginais regarder la télévision. Non, c'est après coup que j'imagine ça, sur le moment je n'imaginais rien de concret, j'ai appelé sur une impulsion, l'idée m'est venue et j'ai appelé avant d'avoir le temps de réfléchir. J'avais bu quelques verres de vin. Mère n'a pas décroché. Ou plus exactement : l'appel a été refusé. Peut-être que Ruth a bloqué mon numéro sur son téléphone ? Ruth doit penser qu'il ne serait pas bon pour mère de me parler, et c'est sûrement vrai, en un sens. Ruth sait que je suis en ville et redoute que je téléphone à mère. Elle veut prévenir tout contact. Ma sœur protège mère et se protège en bloquant mon numéro sur son téléphone. Je ne crois pas que mère l'aurait fait toute seule. D'après mes souvenirs, elle a toujours été perdue avec la technologie. Même si beaucoup de choses se sont passées, surtout depuis la mort de père. Mère est peut-être devenue plus douée sur le plan pratique, mais j'ai dans l'idée que Ruth s'occupe de la plupart des choses, surtout quand il s'agit du téléphone. Mais peut-être que je crois que Ruth a bloqué mon numéro parce que j'espère qu'il y a quelque chose en mère qui *veut* que j'appelle. Mère n'est pas indifférente. Quels qu'aient été ses efforts pour m'effacer de

son for intérieur, elle n'a pas réussi au point d'être indifférente à mon éventuelle indifférence. En appelant, j'ai donné à mère une forme d'importance. Je crois qu'elle y tient. Même si elle croit que je l'appelle pour l'accuser de quelque chose, mais elle ne peut quand même pas croire ça après toutes ces années, trente ans.

Dans la maison à côté de celle où j'ai grandi, vivait une femme d'un certain âge, une veuve, Mme Benzen. Tous les enfants avaient peur de Mme Benzen, elle nous disait de faire moins de bruit quand nous jouions, nous grondait si on s'appuyait contre sa clôture, menaçait d'appeler la police si nous prenions une des cerises qui, l'été, pendaient au bout des branches au-dessus du trottoir. Je n'allais pas tarder à voir que mère aussi, qui était jeune à l'époque, avait peur de Mme Benzen. C'est un de mes plus anciens souvenirs et il m'est encore douloureux d'y repenser. J'avais peut-être sept ans et je jouais seule à la balle contre la porte du garage, j'ai jeté la balle trop haut et celle-ci a atterri dans le jardin de Mme Benzen, et parce que je ne voyais personne aux fenêtres, je suis entrée en courant pour la récupérer dans la plate-bande sous la véranda, suis repartie en courant et ai continué à jouer, quand j'ai vu Mme Benzen sortir de chez elle, se diriger vers le portail et vers moi, elle m'a saisie par le bras, m'a entraînée dans notre jardin, a sonné à notre porte, et mère a ouvert. À la vue de Mme Benzen, elle a reculé et pâli, Mme Benzen l'a abreuvée de reproches comme quoi elle n'avait pas élevé sa gamine, moi, qui étais allée illégalement dans son jardin et avais marché sur ses pivoines, mère était muette. Je ne m'étais pas

attendue à ce qu'elle prenne ma défense, plutôt qu'elle m'enguirlande, j'avais espéré qu'elle me demande ce qui s'était passé, mais elle n'a fait ni l'un ni l'autre, mère était restée muette, apeurée comme une enfant face à Mme Benzen, et une fois que celle-ci fut partie, elle s'effondra dans un fauteuil, les jambes tremblantes. La bouche sans voix de mère, qu'avais-je vu ? Que mère n'était pas aussi forte même si elle avait du pouvoir sur moi ? À un moment donné, cette femme effrayée, mutique, avait bien dû devenir bavarde, causeuse, mais quand ?

Mais peut-être que l'effroi et le mutisme sont revenus à la mort de père et que c'est pour ça qu'elle n'a pas décroché quand j'ai appelé, elle a peur de moi. Le téléphone sonne et la gorge de mère se noue à la pensée qu'il est possible que ce soit moi. Mère repense à sa vie comme on dit que le font les vieilles personnes, le souvenir de moi surgit et son cœur s'affole. Mère voit une annonce dans le journal sur l'exposition rétrospective et son sang se glace dans ses veines. La peur pousse l'être humain à imaginer des choses, mère m'imagine en mon absence et elle m'imagine pire que je ne suis. Mais vraisemblablement, elle ressent plus de rancœur que de peur. Et de toute façon, je surestime sans doute mon importance. Que mère n'ait pas pris mon appel ne signifie pas que je suis liée à une quelconque émotion. Mère ne veut simplement rien avoir à faire avec moi. Mère a certainement mis au point des méthodes pour éviter tout souvenir me concernant. C'est compréhensible étant donné la situation et néanmoins étrange quand on y pense. Voilà ce que sont devenues nos vies.

Le quatre septembre, il est deux heures. De l'atelier, je vois le ciel, très bleu maintenant, très dégagé. Je vois aussi le fjord, la mer de septembre est couleur d'acier, tour à tour grise ou bleue, les grands bateaux sentent le pétrole. Si je penche la tête, sur la terrasse, je vois les immenses érables de chaque côté de la rue en contrebas, ils viennent à peine de jaunir. C'est à cinq kilomètres d'ici que mère habite, que mère respire. Si elle n'est pas partie vers des contrées plus chaudes comme le font beaucoup de personnes âgées quand vient le froid. Mais il ne fait pas encore froid, j'ai ouvert la porte de la terrasse pour faire entrer le soleil, si mère a une terrasse, elle en a sûrement une, elle a peut-être la porte de sa terrasse ouverte, comme moi, elle regarde peut-être le même soleil que moi, le soleil est jaune et chaud pour tout le monde. La petite fraîcheur dans l'air qui me dit que c'est l'automne me pique agréablement le visage, l'automne est une belle période, en automne c'est la rentrée des classes, des pages blanches et tout le reste. Mère ne voyagera sans doute pas avant novembre. Sans doute prépare-t-elle son voyage ces jours-ci, en ce moment même, elle est assise avec son amie Rigmor à la table de la cuisine au Arne Bruns gate 22 que j'ai du mal à m'imaginer, et étudie les pages glacées des brochures

touristiques en *rêvant* de partir. Mère a depuis longtemps accepté la perte d'une fille. Elle veut profiter de ses vieux jours. Pourquoi ne puis-je, de mon côté, accepter la perte d'une mère ? Ou j'accepte la perte d'une mère, mais je n'arrive pas à accepter le fait que mère ait accepté la perte d'une fille ? Pourtant je n'y ai guère songé pendant trente ans. Est-ce parce que je suis rentrée que la situation me paraît étrange ? Pas au début, pas les premiers mois où j'ai réglé les innombrables questions pratiques, où j'ai défait les bagages, meublé l'appartement, eu de nombreux rendez-vous de préparation avec le commissaire d'exposition, redécouvert un peu ma ville natale, elle avait beaucoup changé, était devenue bien plus grande et c'était tant mieux, mais quand tout cela a été fait et que j'étais censée me remettre au travail, quand l'hiver a pointé son nez et qu'assise sur la terrasse je regardais au loin les ferries sur la mer qui arrivaient tôt le matin… Parce que je suis moi-même sur le point d'entrer dans l'âge de l'introspection, parce que je ne regarde plus uniquement vers l'avant, mais aussi en arrière ? Parce que j'ai eu un petit-enfant, est-ce une forme de sentimentalité, est-ce que c'est ce *jamais plus* qui ne me laisse pas en paix ?

J'ai téléphoné à mère, elle n'a pas décroché.

Ruth pense qu'il ne serait pas bon pour mère de me parler. Mère ne peut en endurer davantage. Mère n'a en réalité pas supporté ce qui s'est passé, mon départ soudain, mon travail qui *l'a exposée*, le fait que je ne vienne pas en cette période difficile, à l'enterrement de père. Mère m'a enfin laissée derrière elle et tout contact avec moi ne ferait que rouvrir les plaies. Je comprends cela.

Mais si ma colère d'être rejetée et estampillée mouton noir de la famille s'est consumée en moi, pourquoi la déception que j'ai causée à mère ne pourrait-elle pas s'être consumée en elle ? Ruth ne veut pas courir le risque. Le risque que mère soit hors d'elle et inquiète après une conversation avec moi est considérable, et Ruth veut l'éviter. C'est compréhensible, c'est elle qui doit gérer la situation quand mère souffre. Je m'imagine que mère souffre beaucoup, mais peut-être que je souhaite qu'elle souffre, que je lui manque et qu'elle se demande comment je vais, et que je projette ce désir sur elle. Probablement car la capacité de mère à rejeter tout désagrément a toujours été grande, c'était un de ses traits fondamentaux et ça l'est toujours, j'en suis sûre, car même si je n'avais pas eu de contact avec elle pendant trente ans, j'avais eu un contact déterminant

avec elle pendant plus d'une vingtaine d'années et ces années m'avaient marquée au fer rouge, ça ne peut pas s'effacer, ces années-là ne se balaient pas du revers de la main, ce que j'ai vécu alors, surtout les premières années, mère dans son être le plus profond, avant qu'elle n'excelle dans l'art de se cacher. Même si avec la distance, nous avons toutes les deux changé au cours des trente années qui ont suivi, on ne peut pas s'attendre à ce que l'expérience vécue par un enfant auprès de sa mère dans son enfance s'en trouve par là même modifiée.

Seul un contact régulier peut changer l'image de mère que j'ai gardée de l'enfance. Pour ma sœur, son image d'enfance a sans doute été altérée à force de passer du temps avec mère. C'est l'avantage de ce contact régulier : la lente neutralisation de ce qui est douloureux. Mais cela peut avoir un prix. Lequel ?